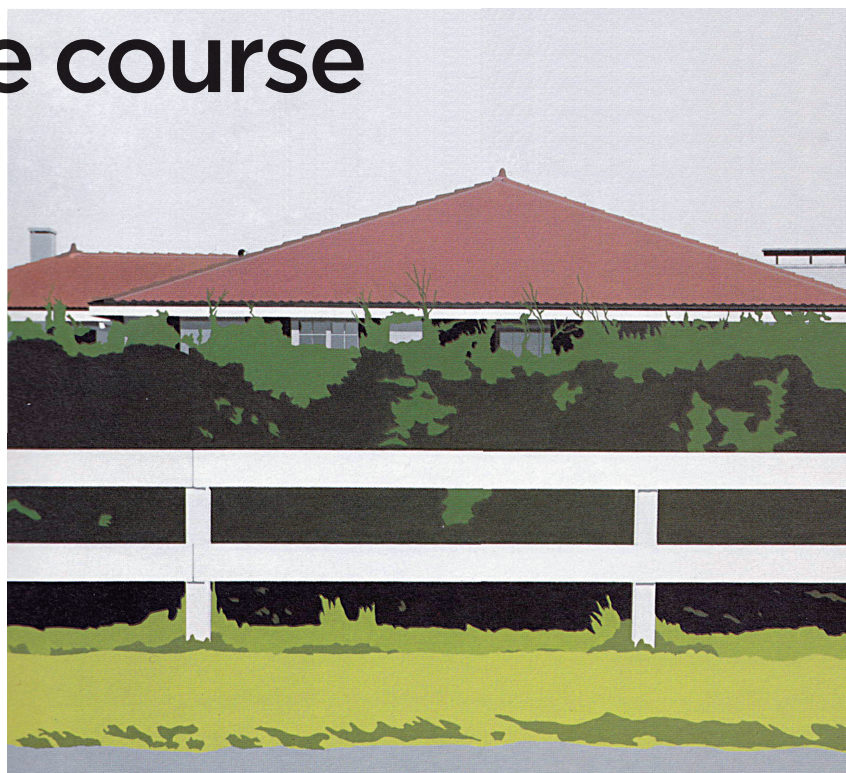


Michel Layaz

Le Tapis de course



ZOE

LE TAPIS DE COURSE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

Les Légataires, 2001

Les Larmes de ma mère, 2003
Points Seuil, 2006

La Joyeuse Complainte de l'idiot, 2004
Points Seuil, 2011

Le Nom des pères, MiniZoé n° 63, 2004

Il est bon que personne ne nous voie, 2006

Cher Boniface, 2009

Deux sœurs, 2011

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

Quartier Terre, 1993

Le Café du professeur, 1995

Ci-gisent, 1998

MICHEL LAYAZ

LE TAPIS DE COURSE

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement
avec la Ville de Genève, département de la culture.*

*Nous remercions également le Canton de Vaud d'avoir accordé
une aide à la publication de ce livre.*

*L'auteur remercie Pro Helvetia
pour son soutien à l'écriture de ce livre.*

©Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2013
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Peinture: *Le Bonheur suisse, Maison avec barrière blanche*, 1985

©Émilienne Farny
ISBN 978-2-88182-899-7

22 août

J'ai hésité à lui envoyer un coup de poing. Mon bras s'est raidi, dur comme une barre à mine. Le garçon en face de moi avait un visage blanc et des cheveux noirs qui partaient par mèches dans tous les sens. Jamais personne ne m'a traité de *pauvre type*. J'ai imaginé mon poing comme un éperon aller s'enfoncer dans la chair de cette tête indolente et parfumée tout en sachant que je ne frapperais pas. L'insulter, le menacer, oui, cela j'aurais pu le faire, cela je sais, je trouve sans peine des sobriquets pour offenser mes semblables, pour réduire une personne à un surnom qui lui collera aux tempes et aux fesses.

Face au jeune homme, je suis demeuré bouche en berne.

Ce qui m'a démuni, c'est que dans l'insulte il n'y avait aucune malveillance, aucune agressivité. Le jeune homme m'a traité de *pauvre type* avec une voix lisse, neutre, une voix que nulle hargne

n'agite. Ce que le jeune homme disait s'apparentait à un constat, dit sur le même ton que s'il avait voulu par exemple informer un client que le magasin fermait à vingt heures ou qu'une pièce était tombée de mon porte-monnaie. La phrase avait la clarté d'une certification, quelque chose que l'on accepte comme on accepte qu'une rose ait des épines ou que l'herbe ne soit pas bleue. Ce *pauvre type* avait la brutalité d'une évidence.

Moi, si je vais au supermarché, ce n'est pas pour faire de la figuration, c'est pour remplir le garde-manger, de la réserve pour deux ou trois semaines, du lourd plein le chariot. À la caisse du magasin, j'avais deux clients devant et deux derrière. Le caddy débordait de marchandises. Je n'ai pas prêté attention à ce que le jeune homme disait en remontant la file, à peine si je l'ai remarqué. Il s'est glissé jusqu'à ma hauteur, il a montré le litre de jus d'orange qu'il tenait et il a dit: Vous permettez? Il avait déjà gagné deux places, voulait en gagner deux autres. Je l'ai observé avec attention, et j'ai bouché l'espace. De tout mon corps. J'aurais pu ne pas le faire. Combien de fois j'ai laissé ma place à une personne âgée ou à une jeune mère qui n'avait au fond de son panier que deux ou trois babioles? Cette fois-ci, j'ai fermé le passage, par instinct, et c'est à ce moment précis que le *pauvre type* a résonné. S'il y avait eu dans la voix du jeune homme, non pas de la haine, mais ne serait-ce que la moindre colère, un

filament de rage ou un goût de vengeance, personne ne lui aurait accordé la moindre attention. Mais là, avec ce ton paisible, avec cette aisance aimable, le jeune homme se situait dans un autre espace, une sphère qui désarme et jette à terre. La caissière, les clients, tous ceux qui comme moi avaient entendu, donnaient raison au jeune homme. Inutile de vouloir répondre ou argumenter, inutile de songer à une parade. Le jeune homme avait prononcé un verdict sans appel : j'étais un *pauvre type*.

Quand mon tour est arrivé, j'ai déposé mes achats sur le tapis, j'ai rempli comme je le pouvais les trois sacs à provisions et j'ai payé. J'ai réussi à donner le change, c'est-à-dire à ne pas laisser transparaître mes sentiments. J'ai marché jusqu'au parking en poussant mon caddy comme un homme libre qui se fout de la terre entière. Mais dès que j'ai fait démarrer la voiture en regardant, qui se balance à chaque virage au bout d'une chaînette métallique, la photographie de toute la famille en train de se livrer à un concours de grimaces, j'ai compris qu'il était trop tard et que j'aurais dû lui bouffer la langue.

Le soir souvent, le week-end toujours, dès que je le peux, seul avec moi-même, je commence la lecture. Certaines nuits aussi. Installé sur le fauteuil en cuir noir de mon bureau où personne ne vient, un thermos de café à disposition, une carafe d'eau à portée de main, j'ingurgite des centaines de pages, le plus possible, le plus vite possible, avec méthode, avec clarté, je vide les phrases de leur sang, je presse les paragraphes de leur substance, je les avale comme d'autres se gavent de fibres. J'entends les mots qui tombent dans la trappe de ma tête, des tonnes de mots qui s'entassent au fond de mon être, des phrases qui chutent en ma chair, cèdent à mes assauts. Je lis sans faillir. Je crée le mouvement. Va-et-vient. À la ligne. À la page. Je maîtrise les structures, les procédés, je perçois les points de suture, les raccords, les manques, les facilités, j'évalue la trame, l'invention, la nouveauté, je jauge le texte comme un bûcheron sa coupe, un éleveur ses bestiaux. Il arrive que je me laisse surprendre, embarquer par une histoire ou une autre, alors j'ai un sursaut, vite je me reprends, me reproche cet instant de faiblesse. Puis j'abandonne les livres, je les dépose dans le grenier, comme des bûches au bûcher, des détritits à la décharge, et je sais que demain je recommencerai, de plus belle, sans relâche. Je lis comme d'autres comptent leur

argent, grattent leurs plaies. Les livres sont écrits pour être lus. Là est leur destin. Et moi je dois être né pour en lire le plus grand nombre possible. J'érige ma citadelle et cela me donne, à la grande bibliothèque, pouvoir et puissance.

De temps à autre, ô miracle! une révélation m'est offerte. Par enchantement je trouve la pépite, l'expression qui me captive et m'obsède, quelques mots à sauver de cette immense et infinie vague verbale, une ou deux phrases qui me délivrent de la douleur et que j'ajoute aussitôt à mon *petit panthéon privé*. Hier soir, par exemple, j'ai attrapé ce joyau : «Aimer son prochain est une chose inconcevable. Est-ce qu'on demande à un virus d'aimer un autre virus?». Mais pour un résultat, même incertain, l'abattage sans répit, ordonné et consciencieux auquel je me sou mets depuis mon premier jour de travail, il y a de cela vingt et un ans, est nécessaire, impérativement.

26 août

Ma femme n'est pas belle. Dix-neuf ans que nous vivons ensemble. Un peu partout en ville on placarde des affiches qui exhibent des femmes aux rondeurs parfaites, des femmes fatigantes de beauté. Dans la rue, j'évite d'y aller. Si je sortais plus souvent,

j'augmenterais le risque de croiser une de ces femmes, mais je n'aime pas la grande ville, je me fiche de rencontrer qui que ce soit. Nous habitons loin de la grande bibliothèque, une zone pavillonnaire avec villas individuelles couleur ocre, vanille ou marron, et piscine commune. Idéale pour les enfants. Je ne sais pas si ces maisons ont une valeur esthétique, je ne crois pas. Ma femme a dit que la maison était fonctionnelle. Elle passait et repassait d'une pièce à l'autre, elle courait dans tous les sens, elle ouvrait les armoires, elle remontait ses pantalons, elle tirait les tiroirs, elle répétait à tous vents son *fonctionnelle*, comme si ce mot était le plus puissant de la langue française, le plus incontestable, celui qu'elle se devait de m'adresser en priorité si elle voulait m'empêcher de la contredire. Mais tout cela m'était parfaitement égal. Pourquoi aurais-je voulu habiter ici moins que là? Nous avons acheté la maison, une affaire, et nous y sommes depuis dix-sept ans, d'abord elle et moi, et puis les deux garçons, Grégoire et Gustave. Ces deux-là, plus ils grandissent et plus ils ressemblent à leur mère. Quand je les regarde, c'est elle que je vois. Au début, la chose me faisait rigoler, mais cette ressemblance, il faut l'admettre, ce n'est pas un cadeau. Un jour, j'ai entendu cette phrase sur une terrasse: «Peut-être qu'il n'y a qu'une seule façon d'être belle, mais il y en a mille d'avoir du charme», une voix de gourde, de midinette qui se rêve en chanteuse à succès.

Est-ce que les jeunes filles qui discutaient avaient du charme ? Je ne sais plus. Elles étaient jeunes, et dans la fraîcheur de leurs voix il y avait un sans-gêne insouciant qui m'agaçait comme agace ce qui toujours nous échappera. Par principe, je ne m'arrête pas sur une terrasse, seulement si j'ai un rendez-vous professionnel, ou si ma femme insiste. C'est le directeur de la grande bibliothèque qui allait devenir ma bibliothèque qui avait voulu me rencontrer sur une terrasse. Je n'allais pas contester le lieu de rendez-vous avec mon possible directeur même si l'unique lieu pour discuter d'un engagement professionnel me semblait (et me semble toujours) être un bureau, un endroit clos et à l'abri des curieux. J'étais jeune, j'avais des principes, et la plupart de ces principes, je continue de les trouver bons. L'originalité me déplait. J'attendais mon futur directeur quand j'ai entendu cette phrase sur la beauté. Je me suis dit qu'elle devait reconforter du monde, des femmes surtout, qu'une telle parole devait mettre du baume sur les corps qui ne résistent à rien, pas même au premier coup d'œil. En ce qui concerne ma femme, je concède que si elle n'a pas de beauté, elle n'a pas vraiment de charme non plus. À chaque réveil je peux en faire le constat. J'ai essayé tous les angles, sans succès. C'est une eau morte. Ce qui n'a jamais existé ne pousse pas comme ça en une nuit. Si les choses ne s'améliorent pas avec les années, elles n'empirent pas non plus. Dire à ma femme

cette phrase sur la beauté et le charme n'aurait pas eu beaucoup de sens. Au physique, ma femme n'est pas tout à fait insignifiante, on peut la remarquer, non pas la distinguer, mais la remarquer, cela oui, à coup sûr. Pour preuve, elle a un visage très anguleux, le menton, les arcades, les joues, la forme générale, rien de rond dans son visage, à part le nez, elle a un nez comme une petite boule. Autant de pointes et d'aigus avec ce globe au milieu épinglent le regard. Ceux qui s'amuse à rapprocher un visage humain d'un animal choisiraient d'abord un oiseau pour elle, c'est-à-dire un rapace, le faucon par exemple, voire l'aigle, mais ils verraient vite que cela ne va pas, parce que ma femme n'a rien de royal. Certes, elle est plutôt grande, plutôt fine aussi, mais sa grandeur et sa finesse n'ont que peu d'attrait, c'est une grandeur et une finesse éteintes. La beauté ne compte pas, voilà ce que je me dis le soir si je regarde la femme qui est la mienne.

Il a fallu qu'il se trouve là. À massacrer mes écorces ! Un gamin vous fixe droit dans les yeux et vous envoie un *pauvre type* en pleine figure. On a beau être blindé, s'être construit des murailles de Chine, avoir l'habitude et la pratique des petites remises en question, de celles qui sont sans danger et sans conséquences, de celles qui donnent l'illusion de réfléchir à sa vie, de peser ses choix, on devine là qu'une brèche a été percée. Et pour la première fois, un toxique menace, insiste, qui